

Mathieu Potte-Bonneville  
Recommencer

*Verdier*



RECOMMENCER

ÉDITIONS VERDIER  
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

*Michel Foucault. L'inquiétude de l'histoire*  
PUF, 2004

Avec Éric Hazan  
*Faire mouvement. Entretiens*  
Les Prairies ordinaires, 2005

*Amorces*  
Les Prairies ordinaires, 2006

Avec Philippe Artières  
*D'après Foucault. Gestes, luttes, programmes*  
Les Prairies ordinaires, 2007

*Foucault*  
Ellipses, 2009

Ouvrage collectif sous la direction de  
Emmanuel Burdeau et Nicolas Vieillescazes  
*The Wire. Reconstitution collective*  
Les Prairies ordinaires – Capricci, 2011

Avec François Matton  
*Dictionnerfs*  
Le Bleu du ciel, 2012

Ouvrage collectif sous la direction de  
Mathieu Potte-Bonneville  
*Game of Thrones. Série noire*  
Les Prairies ordinaires, 2015

Mathieu Potte-Bonneville

# Recommencer

Verdier

Ce livre a trouvé son élan, et son auteur l'envie  
de recommencer à écrire, lors d'une conférence donnée  
à l'été 2017 au Banquet du livre de Lagrasse.  
Que ses hôtes en soient ici remerciés.

[www.editions-verdier.fr](http://www.editions-verdier.fr)

© Éditions Verdier, 2018  
ISBN : 978-2-86432-980-0

... et nous redevenons limpides!

Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*

LE GÉANT. — It is happening. Again.

David Lynch, *Twin Peaks*



## *1. Reprise*

La lettre partit un lundi.

Son acheminement, sans doute, dut prendre quelques jours, d'autant qu'il lui fallait dévaler les vertes collines du Sussex, traverser la Manche, de là mordre *via* la Belgique dans un bon morceau de Westphalie, puis écorner la Hesse jusqu'à rejoindre la Thuringe et Iéna. Il n'empêche : c'est un lundi qu'elle partit, lundi 16 juin 1902, et cette date figurait dans l'en-tête comme une flèche s'empenne de grisaille tant le genre de nouvelle que la lettre portait suffirait à embrumer le printemps, à changer en lundi n'importe quel jour de la semaine. Sous le coup de pareille missive, l'honnête jeudi, le vendredi prometteur, le samedi dolent, affairé ou frivole (s'il s'en trouve en Thuringe) se voient sur-le-champ affectés de l'inimitable mélange de fébrilité et de fatigue que réservent certains lundis, jours où la patte traîne, où s'é gare l'allant, où éclôt d'une floraison terne la certitude morose que la semaine sera longue et que le monde n'y mettra pas du sien.

L'auteur de la lettre, Bertrand Russell, est un jeune philosophe, logicien et mathématicien ; à ce titre, à tous ces titres ensemble, il commence par complimenter son correspondant, l'Allemand Gottlob Frege, de vingt-cinq ans son aîné, pour la rigueur avec laquelle ses *Lois fondamentales de l'arithmétique* parviennent à donner aux œuvres les plus

hautes de la raison – la logique et les mathématiques – une assise commune. L'ouvrage de Frege ne vise en effet rien de moins qu'à exprimer les lois de la pensée au travers d'une langue se prêtant au calcul, combinatoire d'éléments simples régis par des règles sans ambiguïtés et dont puissent découler, comme autant de traductions locales, ici les raisonnements qui s'appliquent aux choses, là les opérations qui portent sur les nombres. C'est au point, note Russell, que d'être transcrites ensemble par cette écriture cristalline, arithmétique et logique « *soit dit en passant* » se distinguent à peine. La remarque oscille entre le compliment du connaisseur et le clin d'œil complice : car Russell se reconnaît dans cette façon d'enjamber avec négligence une frontière jadis jugée infranchissable. Il mène, en ces mêmes années, un projet jumeau de celui de Frege, projet à quatre mains avec son compatriote Alfred North Whitehead et dont doit sortir un livre, intitulé *Principia Mathematica* ; ils entendent eux aussi y dériver les principes en question des formes de la pensée pure. L'enjeu n'est rien moins qu'incident : parce que les mathématiques donnent depuis Galilée et Newton sa nervure à notre connaissance de la nature, on pourra bientôt, si tout va bien, unir en une seule brassée ces disciplines reines, passer comme à pied sec des lois de la raison aux structures du réel.

Or il y a que tout ne va pas bien, et c'est justement ce qui porte Russell à écrire en Allemagne : un point fait difficulté. Il y a juste un point, écrit-il, « *Nur in einem Punkte* », et le lecteur d'aujourd'hui rentre à ces mots la tête dans les épaules, qui sait depuis l'inspecteur Columbo combien ce genre de codicille peut annoncer de dévastation. Dans l'*Histoire de mes idées philosophiques*, autobiographie intellectuelle qu'il publiera en 1959, Russell résumera ainsi le point :

*L'aspect désagréable était sans aucun doute très désagréable. Il apparut qu'à partir des prémisses que tous les logiciens, quelle que fût leur école, avaient acceptées depuis le temps d'Aristote, des contradictions pouvaient être déduites, qui montraient que quelque chose allait de travers mais ne donnait pas d'indication quant à la manière de remettre les choses d'aplomb.*

Cinquante-sept ans plus tôt, dans la lettre datée du lundi, l'exposé de ces contradictions ruineuses, annonciatrices d'une crise de la raison promise à assombrir le siècle, occupe à peu près huit lignes ; et de même que nous tentons parfois de conjurer l'énoncé d'un aveu trop longtemps retenu par des propos badins proférés à sa suite, et à toute vitesse, son auteur passe bientôt à des considérations plus guillerettes, demandant à Frege de lui adresser copie de ses articles ou lui annonçant qu'il a presque achevé son propre livre : il est sur le point de finir, comme si ce point-là pouvait conjurer la débâcle précipitée par l'autre, et d'avoir presque fini de ramener le séisme à rien – faire contrepoint, en somme.

Les points de colle, pourtant, ne suffisent pas, et la fêlure se propage. D'un côté, elle se rue à rebrousse-siècles jusqu'au temps d'Aristote, de l'autre elle atteint en lignes brisées l'architecture patiemment édifiée par Frege à Iéna – Frege, qui prend la plume dès le 22 juin pour dire combien il est consterné, c'est son mot. Six jours, donc, du lundi au dimanche, de la missive à la réponse, de l'alerte de l'un à la défaite de l'autre ; en ébranlant la base sur laquelle son aîné entendait fonder l'arithmétique, les paradoxes de Russell ont tout uniment écrêté son système, sapé son projet, troublé surtout l'intimité nouée jusque-là entre la pensée et les signes : comme la rayure trahit la vitre, ou le crapaud le diamant, les paradoxes

témoignent de ce que la langue élaborée par les logiciens, si bien faite soit-elle, ne saurait être prise pour la raison elle-même. Frege ne s'en remettra pas. Alors que le second volume de son grand œuvre est déjà sous presse, il y fait à la hâte adjoindre un appendice où il note amèrement : « *Pour un écrivain scientifique, il est peu d'infortunes pires que de voir l'une des fondations de son travail s'effondrer alors que celui-ci s'achève.* » Ceci fait, constatera en 1959 Russell, « *il abandonna la tentative [...] à laquelle il avait jusque-là voué sa vie* », et « *apparemment considéra que le travail de sa vie à cette époque avait été une erreur* ».

« *Pour moi, quand les Principes des mathématiques furent terminés, je me mis résolument à chercher une solution à ces paradoxes* » : renoncer n'est pas dans la manière de Bertrand Russell. Les pistes ne manquent pas, pour expliquer cette résolution de résoudre – à moins qu'elles ne concourent à en recouvrir l'énigme sous un excès d'hypothèses. Au choix, on se laissera ici aller à rappeler que Russell est Britannique, comte et troisième du nom, et qu'en ces mêmes années d'autres sujets de Sa Majesté firent preuve d'une semblable incapacité à plier boutique – entêtement qui mena Robert Falcon Scott jusqu'au pôle Sud (et à dos de poney, quitte à périr au retour sur la barrière de Ross), ou Ernest Shackleton à rallier au jugé la Géorgie du Sud depuis l'île de l'Éléphant à travers un paquet de quarantièmes rugissants, dans l'une des chaloupes de sa goélette *l'Endurance*. Ou bien, l'enrôlant sous une bannière plus conforme à ses vues et aux nôtres, on soulignera que Russell fut pacifiste et socialiste de tendance libertaire, ce qui lui valut six mois d'emprisonnement en 1918, l'engagea à prendre part à des mobilisations si nombreuses qu'on ne peut toutes les citer ici, le porta à baptiser et présider un tribunal d'opinion contre les crimes

de guerre des États-Unis au Viet-Nâm, et contribua à lui valoir le Nobel de littérature. Ou encore, on verra dans sa ténacité le témoignage de quelque foi inébranlable en son propre principe vital, on sourira aux yeux qu'il faisait déjà sur une photographie prise à l'âge de quatre ans (regard d'une sagacité et d'une cabochardise si patentes qu'il porte à plaindre quiconque était alors chargé de lui faire manger sa soupe), ou l'on citera le discours par lui prononcé pour son quatre-vingtième anniversaire :

*J'ai consacré les quatre-vingts premières années de ma vie à la logique et aux mathématiques, je compte consacrer les quatre-vingts suivantes à des occupations entièrement différentes.*

Je laisse pour l'instant de côté toutes ces corrélations culturalistes, politiques ou physiologiques : au croisement de leurs insuffisances, le problème qu'elles dessinent nous occupera bientôt. C'est au ras de l'expérience que je voudrais m'en tenir, telle du moins que des mémoires rédigés un demi-siècle plus tard en conservent la trace, ce qui sans doute nous prive d'une part de sa densité vivante mais du coup la polit pour n'en retenir que ses angles saillants, gravés dans le souvenir. Trois traits frappent, dans le tableau que Russell l'ancien propose de Russell le jeune, des sentiments qui furent alors les siens. La façon, tout d'abord, dont il *prit sur lui* d'affronter la difficulté, expression qu'il faudrait entendre au plus littéral : l'apparition d'un soi où on ne l'attendait pas, au beau milieu de lois logiques dont l'indifférence à l'opinion qu'elles inspirent ou aux contrariétés qu'elles infligent est la définition même. Les paradoxes « *m'apparaissaient presque comme un défi personnel et j'aurais, s'il l'eût fallu, passé tout le reste de ma vie à tenter de les résoudre* ». Il est permis de voir dans cette réaction, dont

Russell reconnaît discrètement l'étrangeté, non la manifestation d'un caractère trempé, préalable à l'épreuve et révélé par le coup dur mais la réplique improvisée, du tac au tac, à une défaite qui la première avait brouillé les registres : s'inventer une subjectivité à la six-quatre-deux comme on se donne une contenance, prendre pour un affront des paradoxes qui se moquent bien de vous, n'est à tout prendre pas plus absurde que de voir cette découverte même se dresser sur la route d'une axiomatique, enfoncer un coin incommode (un *quelque chose* qui va de travers) où le tracé des fondements devait parachever Aristote, arrêter dans son cours une langue parfaite et exposer les lois logiques elles-mêmes à l'action corrosive des lundis.

On n'en conclura pas – deuxième trait – que ce sujet comme né d'une rebuffade soit animé d'un élan redoublé ni se distingue beaucoup par sa capacité de convertir en projet ce qui était obstacle : dans la foulée de sa résolution, ce que décrit Russell ressemble davantage au piétinement qui ronge son frein qu'au sursaut salvateur.

*Pour deux raisons, cela m'était excessivement désagréable. En premier lieu, le problème me frappait par son insignifiance et je détestais d'avoir à concentrer mon attention sur quelque chose qui ne me semblait pas intrinsèquement intéressant. En deuxième lieu, de quelque façon que je m'y prisse, je ne faisais pas de progrès.*

La platitude de l'adjectif « désagréable », *unpleasant*, convient parfaitement à dire une vérité que conteurs et aèdes, d'Homère à John Ford, contournent d'habitude avec des toussotements embarrassés : assumer la contrainte d'affronter ses problèmes ne les rend pas forcément plus appétissants, ni ne permet par magie d'en déceler la solution, ni ne confère à l'entreprise un surcroît de lyrisme

qui, rehaussant l'adversaire comme s'étend l'ombre sur un mur, nous rendrait plus grands en retour. Pour le dire autrement, passé la décision de se reprendre, reste le prosaïsme de la reprise, mot dont on se souviendra ici qu'il appartient à la fois au vocabulaire de l'effort et à celui de la couture. Or c'est de cela qu'il s'agit : souffler dans les côtes, peiner à se coltiner des problèmes d'un intérêt médiocre sans la promesse de parvenir un jour à les surmonter, et sans que cette incertitude pourtant entame l'obligation d'avoir à tâcher de le faire ; mais aussi, enfiler l'aiguille, reprendre la déchirure apparue dans le tissu de lois logiques qui gagnaient jusque-là, sans délimitation visible, l'ordre de la pensée et celui de la réalité (« même chose, pensée et être », Parménide), confectionner un morceau de théorie rapporté sur l'ensemble pour en réparer l'accroc sachant d'avance que, si adroit que l'on soit, la pièce se verra, on ne verra même qu'elle, cette petite hachure froncée comme un dièse dont la trame et la chaîne diffèrent et attirent l'œil.

Où trouve-t-on, toutefois, l'appui nécessaire à entamer cette tâche ingrate ? Qui a jamais tenté de recoudre un bouton sait qu'il faut d'abord nouer l'un à l'autre les deux brins de l'aiguillée qu'on a prise : le nœud empêchera le fil de glisser hors du chas et retiendra surtout à la première piqûre l'une de ses extrémités sur l'envers du tissu, dans la doublure, permettant depuis ce point fixe à l'aiguille de faire navette. À la façon dont Russell raconte dans ses mémoires sa première confrontation avec les paradoxes qui devaient porter son nom, on croit deviner quelque chose de ce point d'accrochage, un mince renflement du texte sur lequel sa résolution trouverait ensuite, péniblement, à s'enrouler sur elle-même et se consolider peu à peu.

*Ce fut la découverte d'une telle contradiction [...] qui mit fin à la lune de miel que je connaissais alors avec la logique. Je fis part de mon malheur à Whitehead, qui ne parvint pas à me consoler en citant : « Jamais ne reviendra le matin heureux et confiant. »*

Le vers cité par l'ami Whitehead, « *Never glad confident morning again!* », est extrait du poème *The Lost Leader*; dans ce texte de 1845, le poète Robert Browning blâme son aîné Wordsworth d'avoir abandonné les convictions révolutionnaires de sa jeunesse, plié le genou devant la reine et trahi la confiance que ses lecteurs mettaient en son rôle d'éclaireur. Si la citation n'a pas alors consolé Russell, il n'est pas improbable qu'elle l'ait fait sourire – au moins s'en souvient-il cinquante-sept ans plus tard, et avec le vers su par cœur l'ombre de ce sourire flotte encore sur le récit. C'est que la parole de l'ami ne se contenta pas d'énoncer ce qui était : la perte serait irrémédiable, on ne surmonterait le tarissement de l'avenir qu'à laisser ce regret s'éloigner dans le passé, et il n'y aurait de résolution possible qu'à s'y résoudre, en fin de compte. Toutes ces vérités, Whitehead trouva encore à les dire en sollicitant ensemble les ressources de la parole poétique et celles du mot d'esprit, de ce trait qui permet aussi bien, parce qu'on aura rappelé avec malice et à-propos le mot d'un grand poète, de lire l'événement scientifique au prisme de la déception amoureuse ou de la trahison politique, donc de s'en décoller pour reprendre autrement.

Si l'on songe que l'enjeu même des travaux alors conduits par Russell, comme de ceux de Frege (ou bientôt du premier Wittgenstein) était de rapporter sans débord l'ordre des propositions logiques à celui des états de choses, en repoussant vers l'indicible ou l'émotivité toute

prétention du langage à excéder cette fonction dénotative ; s'il s'agissait en bref de rejoindre l'idéal d'une pure prose, d'un *logos* sans *muthos* ni *pathos*, on a le droit de trouver ironique la façon dont une exclamation poétique et un trait d'humour vinrent empêcher que l'entreprise ne s'effiloche, que la volonté cède ou s'échappe (comme firent défection ces autres mathématiciens que Russell compare à des personnages d'*Alice au pays des merveilles* : ils « adoptèrent la solution du Lièvre de mars : "J'en ai assez. Changeons de sujet" »). Mais on voit aussi qu'en s'invitant dans une entreprise visant à rendre transparent le rapport de la raison au réel, le poème et le *Witz* vinrent colorer cette relation au point même où les paradoxes l'avaient obscurcie, trouver une autre façon qu'eux de dérégler les langues bien faites et esquisser un pas de danse dans l'abîme qu'ils avaient creusé.

Cela ne suffit pas sans doute. Mais fut un commencement.

Un recommencement, plutôt.

Comment s'y reprend-on ?

## 2. *Renaissance*

Donnons par jeu à notre problème l'allure que Kant réservait à ses questions directrices : comment recommencer en général est-il possible ? Quelles pourraient être les conditions, les limites et les illusions propres à cette flexion particulière de l'action ?

Cette formulation permettrait d'abord d'échapper au ton de la harangue ou de l'exhortation. Car si les commencements se font parfois discrets, les recommencements sont volontiers bavards ; une nuée de mots les entoure, dont le propos est moins de sonder l'acte lui-même que d'en faciliter la mise en œuvre, ce qui implique paradoxalement d'en atténuer la portée, d'en résorber l'événement singulier dans la continuité rythmée de ce qui le précède. C'est à cela que servent les chansons de marins, de bagnards ou d'enfants de troupe – mettre un pied devant l'autre, et recommencer. À cela aussi servent les cérémonies contemporaines qui, d'assises en congrès ou états généraux, entendent refonder l'école, la République, le Parti socialiste ou l'action locale, retremper les institutions dans un rassemblement des sujets et du temps. De ces conclaves dont le principe est d'énoncer d'un même souffle ce que l'on veut désormais et qu'on ne se laissera plus prendre, dont l'enjeu est de retrouver de l'horizon et de l'élan, le succès est au mieux incertain ; surtout, leur multiplication

les affadit un peu depuis le temps où Ronsard rêvait dans *La Franciade* que l'on refondât Troie. Réinventer le travail, passe encore, mais voilà que les pâtisseries entendent à la télévision revisiter le millefeuille ou réenchâter le paris-brest ; on redoute que sur cette lancée un concours de cuisine n'invite bientôt ses candidats à refonder le gratin dauphinois.

Pour le dire de manière moins acide, s'il y a un risque à recourir aujourd'hui au vocabulaire de la refondation, si celui-ci accable lorsqu'il voudrait enhardir, c'est que le souci d'y mettre les formes y prend le pas sur tout examen du problème qu'il faudrait affronter : cela revient à compter sur l'efficace fondatrice des rituels quand il faudrait comprendre pourquoi, dans certaines conjonctures politiques ou existentielles, ceux-ci tirent à blanc, échouent à restaurer l'origine promise, ne parviennent ni à faire revenir à l'identique l'ancien calendrier ni à faire date pour qu'un nouveau s'engrène. Plus dangereux peut-être, à répéter la quête du moment fondateur, et quelle que soit sa sincérité, on risque toujours de réveiller un formalisme qui noie dans la solennité, écrase sous l'invocation des principes ou le respect des procédures le minuscule élan qu'il s'agirait de laisser palpiter. Ainsi le mort saisit le vif, les mouvements collectifs s'égarer dans la considération fascinée des règles qu'ils se sont données<sup>1</sup>, les rites que l'écrivain dispose sur sa table de travail finissent par si bien l'occuper que sa manie ne lui laisse plus le loisir d'écrire – leur accomplissement l'en dispense et le lui interdit tout à fait.

1. Sur le risque de cet égarement, qu'on se gardera bien de juger en surplomb, voir l'article de Patrice Maniglier « De quoi Nuit debout est-il le signe ? », *Les Temps modernes*, n° 691, nov.-déc. 2016.

En matière de recommencements, encourager ne devrait donc pas être le premier geste de la pensée (sauf de façon souriante, poétique, indirecte surtout – à la mode Whitehead). S'il est pourtant difficile de résister aux séductions du formalisme, à la première cigarette pour amadouer la page blanche, c'est qu'en un autre sens la question est bien de pure forme, ou plutôt de forme pure, autrement dit inscrite dans le concept de recommencement lui-même, quels que soient ses objets. Cela ne se voit pas tout de suite, tant cette forme apparaît d'abord prise dans un écheveau d'affects si dense et hérissé qu'il semble suffire à expliquer nos empêchements. Car qu'est-ce qui est le plus difficile, à qui tente de recommencer : surmonter la déception, la frustration, la lassitude? La conviction qu'il s'en est fallu d'un cheveu mêlée du sentiment que c'était joué d'avance? La difficulté de décider si l'amertume vis-à-vis des alliés l'emporte ou non sur le ressentiment envers l'adversaire et l'exaspération à le voir triompher? La peine de devoir consoler celles et ceux qui y ont cru, sans même parler de reconquérir leur confiance? Ce morne écœurement devant l'adversité générale, à chaque instant renversé dans le souvenir atrocement net du détail ayant précipité la chute? La façon dont ce détail lui-même se diffracte en mille indices rétrospectivement évidents, mille présages après coup si révélateurs que les avoir négligés apparaît bientôt plus impardonnable que la défaite elle-même? La trace encore fraîche de l'espoir, oubliée d'avoir échoué, qui pulse dans le vide comme un membre fantôme et se fait rappeler à l'ordre?

Il y a bien de quoi s'égarer – mais cette trame passionnelle ne serait pas si serrée si elle ne recouvrait une difficulté structurelle ou logique, enveloppée dans toute tentative de reprendre, de s'y recoller ou de remettre ça. Pour

## Verdier/poche

Paul Audi – L'AFFAIRE NIETZSCHE

Paul Audi – ANALYSE DU SENTIMENT INTÉRIEUR

Paul Audi – CRÉER. Introduction à l'esth/éthique

Paul Audi – ROUSSEAU. Une philosophie de l'âme

Jean Bollack – PARMÉNIDE. De l'étant au monde  
*Texte grec, traduction et interprétation*

Béatrice Commengé – LA DANSE DE NIETZSCHE

Benoît Goetz – LA DISLOCATION. Architecture et philosophie  
*Préface de Jean-Luc Nancy*

Benny Lévy – L'ALCIBIADE. Introduction à la lecture de Platon

Benny Lévy – LEVINAS. Dieu et la philosophie

Maurice Merleau-Ponty – LE PRIMAT DE LA PERCEPTION  
et ses conséquences philosophiques

Jean-Claude Milner – L'AMOUR DE LA LANGUE

Jean-Claude Milner – DE L'ÉCOLE

Jean-Claude Milner – LES NOMS INDISTINCTS

Jean-Claude Milner – LE PÉRIPLÉ STRUCTURAL. Figures et paradigme

Gérard Wajcman – L'OBJET DU SIÈCLE